



Le Trait d'Un'Hyon

du clocher Saint-Martin

N° 44 : Pâques 2024

SOMMAIRE

SOMMAIRE

LE MOT DE L'ABBÉ PASCAL	1
À MÉDITER ...	2
La Résurrection selon saint Paul	2
La quarantaine glorieuse	6
Va, vis et deviens : Un film à voir ou peut-être à revoir ...	8
Le sacrement des malades : précarité et liberté	11
Méditation de l'Ascension	15
Prière à l'Esprit Saint	17
La signification spirituelle de la Sainte Trinité d'André Roublev	18
Le Cœur et la miséricorde de Jésus	26
À VOTRE SERVICE	28
INFORMATIONS UTILES	29
MESSES DES FAMILLES A HYON	30

LE MOT DE L'ABBÉ PASCAL

Et nous voici déjà dans le temps de Pâques !

Après 40 jours de marche sur le chemin de la conversion, voici 50 jours qui s'ouvrent à nous pour accueillir toute la richesse du temps pascal, de l'évènement central de notre foi : Christ est Ressuscité !

Cet évènement est déroutant et défie toute logique et imagination. Mais cet évènement nous ouvre à une espérance. La mort n'est pas un point final. Depuis ce jour-là, c'est dans la mort qu'éclate la vie en Vie Nouvelle ! Comme le dit très bien notre Pape François : « C'est la résurrection elle-même qui nous ouvre à une plus grande espérance, car elle ouvre notre vie et la vie du monde à l'avenir éternel de Dieu, au plein bonheur, à la certitude que le mal, le péché et la mort peuvent être vaincus ».

Alors que nous vivons tous des moments difficiles, il y a eu la pandémie du covid, les prix exorbitants de l'énergie, les courses pour se nourrir qui deviennent de plus en plus chères, les conflits qui sont bien présents aux quatre coins de la planète, nous espérons tellement que cela se termine et on n'en voit pas le bout ... Nous sommes en quelque sorte comme les disciples d'Emmaüs : « Nous avons espéré » ! Profitons de ce temps de Pâques pour réaliser notre route d'Emmaüs.

Méditons les textes des apparitions du Ressuscité. Laissons-nous guider par Marie de Magdala, elle qui est allée au tombeau de nuit, qui y est restée pour ensuite aller dire aux apôtres ce qui se passait ... Et sur sa route alors qu'elle était en pleur, elle rencontre le Ressuscité. Elle en rend témoignage aux apôtres sans bien comprendre ce qui se passe. Elle nous invite à faire le même chemin ... à retourner au tombeau ... au tombeau de nos vies, à y rester ... à éclairer nos tombeaux par la Bonne Nouvelle de Jésus Christ ressuscité et à aller, par la suite, au jour le jour, proclamer cette Bonne Nouvelle, cette présence du Ressuscité, jusque dans le vide le plus profond de nos vies ... même dans nos tombeaux.

Oui, le pouvoir de la Résurrection est en nous ! La promesse d'un monde meilleur, l'aube de l'espoir est en chacun de nous depuis ce matin de

Pâques. Nous sommes appelés à être dans ce monde qui est le nôtre, des femmes et des hommes d'Amour et de compassion, témoins de la Bonne Nouvelle de notre Dieu.

Christ est ressuscité, avec lui nous sommes entraînés dans sa Résurrection, nous sommes appelés à vivre déjà en tant que ressuscités pour être lumières dans notre monde rempli d'obscurités ... « Dans nos obscurités, allume le peu qui ne s'éteint jamais, qui ne s'éteint jamais ... » avons-nous chanté dès le début de la grande veillée de pâques. Soyons porteurs de ce Feu, Vie nouvelle ...

Soyons des témoins au quotidien de notre Foi en la Résurrection !

Bonne et sainte fête de Pâques !

Le chemin de conversion a duré 40 jours ... Notre joie pascale dure 50 jours afin de nous en imprégner ... Et chaque dimanche, l'Évènement pascal nous est donné à fêter, il nous est donné de refaire l'expérience des disciples d'Emmaüs.

Même si la vie est difficile et dure, que l'espérance ne cesse d'être en vous :
« Il n'y a pas de Vendredi Saint sans Dimanche de Pâques ».

L'abbé Pascal

À MÉDITER ...

Pâques. La Résurrection. S'agit-il simplement d'un événement extraordinaire, un one shot du Père, destiné à montrer aux humains, une bonne fois pour toutes, que Jésus était bien son Fils Unique, de nature divine ? Ou bien, comme saint Paul nous le clame à temps et à contre-temps, cet événement historique concerne-t-il concrètement chacune et chacun d'entre nous aujourd'hui et à jamais ? ...

La Résurrection selon saint Paul

La résurrection de Jésus est au cœur de notre foi catholique. La fête de Pâques est la plus importante de l'année liturgique, et le sabbat juif est passé au dimanche dans l'Église en raison de cette résurrection. Au-delà de

l'aspect miraculeux, il convient de réfléchir sur ce que cet évènement nous apporte dans notre relation à Dieu.

Pour cela, saint Paul fut parmi les apôtres le plus grand docteur de la résurrection. Benoît XVI dira de lui : « *Jésus Christ ressuscité, exalté au-dessus de tous les noms, est au centre de toutes ses réflexions* » (Audience Générale du 07 novembre 2006). Puisqu'une synthèse, même courte, de son enseignement sur le sujet remplirait un volume, nous nous pencherons ici simplement sur deux passages majeurs du corpus paulinien, l'un tiré de l'épître aux Romains et l'autre tiré de l'épître aux Philippiens.

Le centre de la prédication de saint Paul est le Christ Sauveur, c'est-à-dire Jésus crucifié et Jésus ressuscité. Les deux parties de l'antithèse, mort et vie, crucifixion et résurrection, sont toutes deux indispensables à notre Salut. La mort du Christ, d'abord, s'inscrit dans la grande tradition des sacrifices rituels juifs : Jésus accomplit et perfectionne tous les sacrifices de l'Ancienne Alliance (Heb. 9). La résurrection, ensuite, est précisément la victoire définitive sur la mort et le péché. Saint Paul pourra donc à raison affirmer : « *Si le Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est donc vaine, vaine aussi est votre foi* (1 Cor. 15, 14) ».

Dans **l'épître aux Romains**, il rappelle que nous croyons « *en celui qui a ressuscité d'entre les morts Jésus-Christ, Notre-Seigneur, lequel a été livré pour nos offenses, et est ressuscité pour notre justification* (Rom. 4, 24-25) ». Cette petite phrase est capitale, et se retrouve en substance dans presque tous ses écrits. Saint Paul, identifiant Jésus au serviteur souffrant d'Isaïe (Is. 53), ne cesse de répéter que la mort et les souffrances du Christ ont eu nos péchés pour causes. Jésus s'est offert comme victime expiatoire pour les péchés de toute l'humanité. Ainsi cette mort physique et véritable du Christ est aussi une mort mystique au péché, à l'esclavage du démon qui nous retenait captifs. Plus loin dans la même épître, l'Apôtre pose cette question : « *Ne savez-vous pas que nous tous qui avons été baptisés en Jésus-Christ, c'est en sa mort que nous avons été baptisés ? Nous avons*

***Cette mort physique et véritable
du Christ est aussi
une mort mystique au péché***

donc été ensevelis avec lui par le baptême en sa mort (Rom. 6, 3-4) ». Par sa mort, le Christ nous accorde une libération totale et définitive des entraves du péché.

Mais la théologie paulinienne ne s'arrête jamais au côté simplement privatif. **Oui, nous sommes morts au péché, mais pour renaître à une vie nouvelle.** Pourquoi avons-nous été ensevelis ? « *Afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, nous aussi nous marchions*

***La mort au péché
n'est pas le but de la vie spirituelle,
seule l'union à Dieu et la charité
sont importantes***

dans une vie nouvelle (Rom. 6, 4) ». La mort au péché n'est pas le but de la vie spirituelle, seule l'union à Dieu et la charité sont importantes (1 Cor. 13). Ceci

est un enseignement majeur de saint Paul : la vie chrétienne ne se résume pas à lutter contre le péché, comme malheureusement trop de chrétiens la considèrent. « *Si nous sommes morts avec le Christ, nous croyons que nous vivrons avec lui, sachant que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus ; la mort n'a plus sur lui d'empire. Car sa mort fut une mort au péché une fois pour toutes, et sa vie est une vie pour Dieu* (Rom. 6, 8-10) ». Voilà le véritable but de la vie chrétienne : une vie pour Dieu.

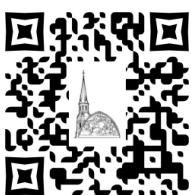
Le second texte que je voudrais porter à notre médiation est la magnifique **hymne aux Philippiens**, que nous avons lue pendant la fête des Rameaux : « *Ayez en vous les mêmes sentiments dont était animé le Christ Jésus : bien qu'il fût dans la condition de Dieu, il n'a pas retenu avidement son égalité avec Dieu ; mais il s'est anéanti lui-même, en prenant la condition d'esclave, en se rendant semblable aux hommes, et reconnu pour homme par tout ce qui a paru de lui ; il s'est abaissé lui-même, se faisant obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix. C'est pourquoi aussi Dieu l'a souverainement élevé, et lui a donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse dans les cieux, sur la terre et dans les enfers, et que toute langue confesse, à la gloire de Dieu le Père, que Jésus-Christ est Seigneur* (Phil. 2, 5-11) ».

Ce texte est à première vue moins axé sur l'analogie entre la vie du Christ et la nôtre que l'épître aux Romains, mais il est plutôt centré sur la relation du Fils au Père. Cependant, la phrase introductive de saint Paul peut nous guider : ces sentiments de Jésus, cette soumission de son humanité à la volonté divine, cet abaissement conduisant à l'exaltation, sont les sentiments qui doivent se retrouver en chacun de nous. Le Christ « *premier-né d'entre les morts* (Col. 1, 18) » nous montre la voie à suivre, et en même temps il est lui-même cette voie (Jean 14, 6). C'est par la reconnaissance de la magnificence de Dieu, de sa dignité suprême que nous obtiendrons l'humilité, véritable racine de toutes les vertus chrétiennes. Ainsi, notre anéantissement ne nous apparaîtra plus comme une privation ou une destruction de nous-mêmes, mais comme le fait de laisser en nous la place à quelqu'un de plus grand, qui nous comblera au-delà de nos espérances. En nous identifiant au Christ dans sa souffrance, nous auront part à la gloire qui est la sienne. Dans l'une comme dans l'autre, nous pourrons dire avec saint Paul : « *ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi* » (Gal. 2, 20).

***Notre anéantissement
ne nous apparaîtra plus
comme une privation (...)
de nous-mêmes,
mais comme le fait
de laisser en nous
la place à quelqu'un
de plus grand***

Il est ainsi impensable, pour l'Apôtre, de considérer la religion chrétienne sans la Croix, qui est le fondement même de notre réconciliation avec Dieu. Mais il est aussi impensable de regarder la Croix sans regarder le tombeau vide ; la Résurrection et la Crucifixion sont intimement liées.

Après ce temps de Carême centré sur la pénitence et la mortification par union au sacrifice de Jésus-Christ, **laissons-nous identifier à présent au Christ glorieux**, par une vie chrétienne faite de joie, et d'une légitime fierté d'appartenir, corps et âme, à notre Seigneur.



Cottard, M. (21 avril 2019). *Institut du bon Pasteur*.

<https://www.institutdubonpasteur.org/2019/04/21/meditation-la-resurrection-selon-saint-paul/>



Pâques est enchâssée entre deux quarantaines : le carême d'un côté et la « quarantaine glorieuse » de l'autre. Cette dernière vise moins à clôturer le temps pascal (dont le terme n'arrive en réalité que dix jours plus tard, avec la Pentecôte) qu'à nous préparer à retrouver le temps ordinaire, celui où, peut-être, le Christ nous paraît moins visible.

La quarantaine glorieuse

Le début de la vie publique du Christ a été marqué par quarante jours au désert. Jésus y reprenait, au sortir du baptême, l'Exode de son Peuple. À la fin de sa mission terrestre, entre la libération des affres de l'Hadès (cf. Ac 2, 24) et la définitive entrée dans la vraie terre promise, Jésus a, une fois encore, passé quarante jours.

En examinant ces deux quarantaines, nous sommes frappés du contraste entre la quarantaine désertique et la quarantaine glorieuse. Au désert, Jésus est apparu comme notre frère, enfoncé dans un monde pécheur, tenté par le démon. Durant la période glorieuse, nous sommes éduqués à un autre mode de présence, celle du Christ ressuscité. Il apparaît *sous un autre aspect* (Mc 16, 12). On commence toujours par ne pas le reconnaître. Madeleine le prend pour un jardinier. Les apôtres hésitent, dans leur joie, et se demandent : « Serait-ce bien lui ? » Les disciples d'Emmaüs le prennent pour un voyageur ; Pierre, Jean et les apôtres, au lac, pour un inconnu qui se trouve là par hasard.

***Les sens ne suffisent plus
pour atteindre le Christ.
Il faut la foi.***

Une éducation se fait ainsi : les sens ne suffisent plus pour atteindre le Christ. Il faut la foi : tant qu'ils doutent, les apôtres n'ont pas un contact réel avec le Ressuscité. Il faut l'espérance : c'est quand elle remonte au cœur des

disciples d'Emmaüs qu'ils sont préparés à reconnaître le signe de la fraction du pain. Il faut se savoir aimé : c'est quand Jésus, doucement, l'appelle par son nom, *Marie*, que, d'un seul coup, Madeleine « entend » sa voix enfin et se jette à ses pieds. C'est *celui que Jésus aimait* qui, le premier, a décelé « sa » présence au bord du lac : « Pierre ! c'est le Seigneur. »

Une autre remarque s'impose. Dès qu'on le reconnaît, il disparaît. Il ne faut pas chercher à le retenir. Ressusciter, ce n'est pas « reprendre » la vie du passé comme on reprend le vêtement qu'on a déposé. « Mes petits enfants, je m'en vais », disait Jésus à la dernière Cène. Il y a quelque chose qui s'achève définitivement avec sa mort et sa résurrection ... Le jour de Pâques Jésus dit à Madeleine : *ne me retiens pas ainsi* – car elle s'est jetée à ses pieds – ; *va retrouver mes frères et dis-leur : Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu* (Jn 20, 17).

Voilà ce que Pâques inaugure. Voilà ce que le sacrifice de Jésus a obtenu. Il est ressuscité en prémices. C'est un nouveau monde qui commence.

Pourtant, durant ces quarante jours, il apprend aux siens sa perpétuelle présence. Il les envoie en Galilée et là, à tout détour d'un sentier, sur le lac ou dans la maison, pendant qu'ils pensent à lui, parlent de lui, se répètent l'Évangile et le découvrent d'une manière toute nouvelle, ou même quand ils sont distraits ou occupés d'autre chose, ils peuvent brusquement le voir ou le reconnaître, puisqu'il est toujours présent avant qu'ils ne l'aient découvert.

Ces quarante jours sont une pédagogie, une éducation à la nouvelle présence du Ressuscité. Il pourra dire au terme : *Je suis avec vous, tous les jours, jusqu'à la fin du monde* (Mt 28, 20).

Poelman, Roger (1961). *Le signe biblique des 40 jours*, Éditions universitaires, pp. 143-145.



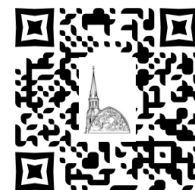
Voici à présent une façon originale d'aborder la thématique du chemin de Vie qu'ouvre pour nous la Résurrection : l'Abbé Pascal nous invite à regarder ou à revoir ce magnifique film, plusieurs fois primé ...

Va, vis et deviens : Un film à voir ou peut-être à revoir ...

Je vous invite à prendre le temps de regarder ce film et à vous laisser interroger ... Il est riche de sens et d'enseignement.

Vous pouvez le voir gratuitement en suivant ce lien :

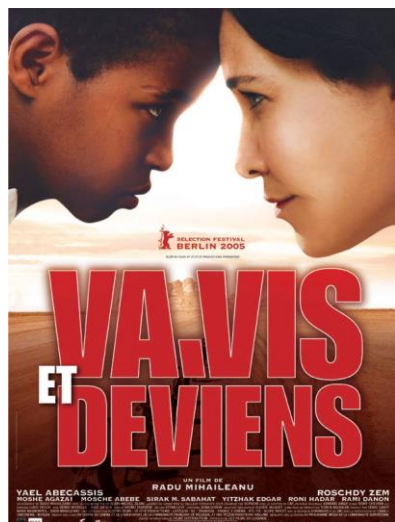
<https://archive.org/details/Va.Vis.Et.Deviens.ethiopie.juive.French>



Va, vis et deviens

Exil et identité.

1984. L'opération *Moïse* est déclenchée, à l'initiative des États-Unis et d'Israël. Des centaines de milliers d'Africains de vingt-six pays frappés par la famine sont rassemblés dans des camps au Soudan. Parmi eux, on compte des milliers de juifs éthiopiens, les *Falachas*, qui seront rapatriés



vers Israël. Les *Falachas* également appelés *Beta Israël* (la maison d'Israël) sont des habitants de l'Éthiopie, maintenant qualifiés en Israël de juifs éthiopiens. Leur origine est mal connue, leur judéité différente sur bien des points de celle des autres juifs, ils ne pratiquent pas les mêmes fêtes mais reconnaissent la fête pascale chrétienne, ne disposent pas de synagogues. En 1975, Israël reconnaît la judéité des Beta Israël au moment où ils furent les soulèvements provoqués par le régime

communiste du colonel Mengistu et se réfugient au Soudan voisin. Dirigé par le Mossad israélien avec le soutien financier des États-Unis, un pont aérien est organisé pour les rapatrier : c'est l'opération « *Moïse* » qui, entre novembre 1984 et janvier 1985, permet à 8000 juifs d'aller en Israël.

C'est ce drame qui est à l'origine du film *Va, vis et deviens* de Radu Mihaileanu. Ce film suit en effet le destin d'un enfant chrétien de neuf ans, confié par sa mère africaine, réfugiée au Soudan, à une femme *Falacha* pour lui sauver la vie. En effet cette jeune femme chrétienne ne peut pas prétendre à être accueillie en Israël ; elle convainc alors son fils de se faire passer pour un juif afin d'échapper à la famine. Le stratagème va bien fonctionner, et cet enfant quitte sa mère avec trois mots que cette dernière lui a donnés pour seul viatique : « Va, vis et deviens ». Une fois en Israël, il devient Schlomo, fils adoptif d'une famille française séfarade de Tel-Aviv. Il va y apprendre la culture occidentale, la judaïté et ses pratiques, l'amour et la conscience politique. Schlomo se socialise dans un contexte fait de racisme latent et de conflit entre Israël et la Palestine. Cependant il grandit avec la peur d'être démasqué et a une folle envie de retrouver sa mère, restée dans le camp de réfugiés.

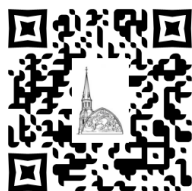
Ce film *Va, vis et deviens* s'étend sur une vingtaine d'années, il est divisé en trois grandes parties correspondant aux trois verbes du titre et aux trois âges de Schlomo. « *Va* » : le déracinement pour la survie ; c'est le moment où la mère, chrétienne, ordonne à son fils de rejoindre les soldats de l'armée afin de le sauver de cette terrible situation et de devenir juif malgré lui. « *Vis* » : l'adolescence et la prise en main de sa propre destinée ; c'est la période de l'enfance puis de l'adolescence, au sein d'une famille juive et son apprentissage ; c'est aussi la rencontre de l'amour et la réconciliation avec la vie. « *Deviens* » : l'entrée dans l'âge adulte avec la découverte de la sexualité, l'émancipation par rapport à l'autorité du père adoptif, l'achèvement de l'identité lors des études en France et l'accession à la paternité. C'est l'accomplissement du destin de Schlomo : devenir un homme, et réaliser cet affranchissement dont lui parlait sa mère.

Va, vis et deviens pose la question de la relation avec la mère. Le film évoque la quête de la mère. Schlomo va connaître quatre mères : la sienne, capable de dire « *ce n'est pas mon fils* », pour le sauver, une deuxième mère qui vient de perdre un enfant du même âge et qui retrouve une raison de vivre en recueillant Schlomo et en le faisant rentrer avec elle dans l'avion de l'opération *Moïse*. A la mort de cette seconde mère malade, Schlomo est

adopté par une famille israélienne d'origine française où une troisième mère l'ouvrira à la vie. Et enfin, Sarah, l'amoureuse, qui en devenant mère à son tour, finit par comprendre Schlomo et le renvoie vers sa mère originelle. La figure de la mère traverse tout le film. Pensons à cette scène à la sortie de l'école, où le directeur demande à la mère adoptive de Schlomo de le changer d'école car les parents d'élèves n'apprécient pas qu'un noir y soit présent par crainte des maladies venues d'Afrique. Cette mère va devant l'école crier son amour pour ce fils adopté allant jusqu'à lécher son visage. De même le moment où cette même mère apprend à l'épouse de Schlomo que ce dernier n'est pas juif. La métaphore de la lune fait aussi penser à la figure maternelle ; présente tout au long du film, cette lune visible, partout où Schlomo se trouve, lui apporte lumière et protection. À la fin du film c'est le cri de la vraie mère face à ce fils qu'elle croyait à jamais perdu.

Radu Mihaileanu aborde le thème de la religion dans ce film. Il dénonce l'ignominie des fanatiques qui ont décidé de convertir les Ethiopiens au judaïsme, il parle de la religion modérée à travers le rabbin blanc de Schlomo ainsi qu'à travers son père spirituel. Lors de la scène de la controverse talmudique le réalisateur montre que la religion est dans le questionnement, dans l'interprétation : Schlomo suit les conseils de son père spirituel qui lui transmettra les codes juifs ainsi que l'enseignement de la Torah. Schlomo va ainsi lier ses deux identités chrétienne et juive, apportant sa réponse grâce à Saint Jean, au Talmudisme, mais surtout à son propre vécu.

Va, vis et deviens ne se limite pas à raconter le destin d'un jeune exilé, c'est une œuvre sur l'émigration, la solidarité internationale, le racisme, le choc des cultures, la question juive et celle de l'identité, de l'intégration sociale.¹



Extrait de *Chrétiens et cultures*. <https://chretiensetcultures.fr/2021/06/21/va-vis-et-deviens/>

¹ Pour aller plus loin, on peut trouver sur le site web de *Chrétiens et cultures* quelques pistes permettant d'exploiter le film avec, par exemple, un groupe d'adolescents dans le cadre scolaire.



Le dimanche 13 avril sera célébrée une messe d'onction des malades. Autrefois dénommé extrême-onction, le sacrement des malades est assez méconnu et pour beaucoup, il suscite la peur. Tentons donc de redécouvrir comment il rejoint chacune et chacun d'entre nous dans l'exercice de sa liberté au cœur de sa fragilité de créature.

Le sacrement des malades : précarité et liberté

Un sacrement qui n'est pas réservé aux derniers moments de la vie comme le laissait entendre l'expression « extrême-onction », mais qui s'adresse aux personnes particulièrement atteintes par la maladie ou la vieillesse.

Si l'homme est capable d'accomplir le mal, qui relève de sa conscience, de sa volonté et de sa liberté, il rencontre aussi des malheurs devant lesquels sa liberté n'est absolument pas concernée. Comment réagir devant le malheur dont nous ne sommes pas la cause ? Ce malheur, maladie ou accident, peut provoquer en nous des réactions contraires à la foi. Nous connaissons des gens qui ont quitté l'Église et sont partis révoltés parce qu'un membre de leur famille, un ami, était décédé dans un accident ou emporté par la maladie. À l'inverse, nous savons des malades enfouis dans une résignation et une passivité qui affligent aussi bien leur entourage que le corps médical.

Est-ce là des attitudes qui conviennent à un croyant ? La réponse se trouve dans ce sacrement, si peu connu, si mal pratiqué, qu'on appelait hier « l'extrême-onction », et qu'on appelle aujourd'hui, plus pudiquement, encore que la dénomination ne soit pas précise, « le sacrement des malades ». C'est le sacrement qui nous permet de réagir chrétiennement devant le malheur.

***C'est le sacrement
qui nous permet
de réagir chrétiennement
devant le malheur***

Disjoindre le péché du malheur

Le sacrement des malades puise son existence dans les dernières lignes de l'épître de saint Jacques : « Si l'un des frères est malade, qu'il fasse venir les anciens de l'Église, ils feront sur son corps une onction d'huile et ils prieront pour lui... Le Seigneur le rétablira, et, s'il a commis des péchés, ils lui seront remis » (5, 14-15). L'onction d'huile est ainsi devenue un geste courant dans l'antiquité du Moyen-Orient, associé à des prières plus ou moins sacramentelles. L'époque ne permettait pas de discerner, comme aujourd'hui, ce qui était spécifiquement sacramentel de ce qui était uniquement un acte de prière. Il y avait toutefois déjà une double intuition : l'intuition que ce sacrement concernait la Création et, dans la Création, l'œuvre spéciale du Saint-Esprit.

Malheureusement s'est répandu en Europe ce que l'historien Jacques Le Goff appelle « l'immobilisme angoissé du Moyen Âge » : c'est la hantise du péché qui a été première. Il en est résulté deux conséquences. La première fut l'addition de trois sacrements au moment où la vie est en péril : le sacrement de la pénitence et de la réconciliation, le sacrement des malades et l'Eucharistie comme viatique. Comme ces sacrements étaient administrés au moment où la vie était en péril et que chacun ressentait l'angoisse de l'agonie, on a retardé de plus en plus la donation des sacrements. Jusqu'à retirer parfois au malade la capacité de répondre au sacrement et de faire que le sacrement, comme tout sacrement, le convertisse. C'est bien l'angoisse des derniers moments qui a fait transiter vers les ultimes secondes ces sacrements, dont le principal a pris le nom d'extrême-onction.



Seconde conséquence de cette position, l'opinion commune qui fait découler les malheurs du péché. D'où l'idée antique que si on pardonne le péché, normalement, la santé doit en résulter. Faire dépendre le malheur du péché, une réalité physique d'un mal moral, est le dernier avatar d'une explication quand l'intelligence bute sur l'incapacité à comprendre les causes du malheur. On doit affirmer clairement que l'ensemble de la

Révélation biblique va à l'encontre de cette théorie. Le Christ lui-même, par trois fois dans l'Évangile, va disjoindre le péché du malheur : quand la tour de Siloé s'abat et écrase des gens (Lc 13, 4), quand Jésus dit : « On ne peut pas faire remonter le malheur de l'exécution des Samaritains à un péché qu'ils auraient commis » (Lc 13, 1-2), et enfin dans la parabole de l'aveugle-né (Jn 9, 3).

Au sujet de la Création, il n'est écrit nulle part dans la Bible que la Création fut parfaite. Elle est dite bonne, c'est déjà beaucoup. Si la Création était

***Si la Création était parfaite au départ
nous n'aurions plus qu'à la subir***

parfaite au départ nous n'aurions plus qu'à la subir. L'exercice de notre liberté serait réduit à

l'acceptation pure et simple d'un idéal auquel nous n'aurions point participé. Pour un être libre, la perfection est à la fois donnée et accomplie par sa liberté. C'est tout le passage de l'homme image de Dieu à la ressemblance de Dieu, d'une Création bonne à l'état du Royaume qui, lui, sera parfait. L'histoire est le lieu où nous collaborons, par grâce, à la venue du Royaume.

La vulnérabilité m'apprend la confiance

Dieu nous a créés. Nous ne sommes pas Dieu. Notre être reste marqué par la non-nécessité. Je pourrais ne pas être et la face du monde n'en serait pas perturbée. Au plus profond de moi, il y a cette précarité, cette non-nécessité, qui conditionne ma vie. Essentiellement, je ne suis pas déterminé à être.

Au point de départ, la précarité est inscrite dans mon corps. Je grandis, je vieillis, je décline et je meurs. Mon corps est l'endroit où ma finitude est inscrite, où je la constate ne serait-ce que par mon vieillissement, ma fatigue, la maladie, ma vulnérabilité... Ce corps vulnérable devient l'endroit d'un choix :

***Au point de départ,
la précarité est inscrite
dans mon corps***

- Ou bien la vulnérabilité m'apprend la confiance. Parce que je suis précaire, ma raison de vie n'est pas en moi et ne peut-être que dans un autre, l'Esprit Créateur qui pénètre au fond de mes entrailles.
- Ou bien, au contraire, je vais refuser par résignation ou par révolte cette précarité. À ce moment-là, l'absurde de la vie s'empare de moi pour soulever en moi le rejet de la foi. C'est pourquoi le moment du face-à-face avec la mort, le moment de la maladie grave, est un moment dangereux pour la foi.

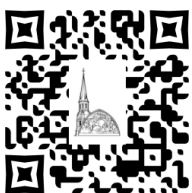
Comment vais-je réagir ? Il ne s'agit pas d'avoir peur ou de ne pas avoir peur. La peur est un sentiment qui se commande mal. On peut faire confiance et avoir peur. Il s'agit d'autre chose de plus profond que la peur ou l'angoisse : au moment où je touche ma précarité, ma vulnérabilité, est-ce que je vais être capable, dans un sursaut, de faire confiance à Dieu ? Nous ne pouvons pas le dire tout seul. Si nous le disons tout seul, ce serait peut-être encore un dernier acte de gloriole. C'est pourquoi il faut que le Christ, qui a connu notre précarité, notre vulnérabilité, notre non-nécessité humaine, vienne en nous, nous donner son acte d'offrande.

Le sacrement des malades est donc ce sacrement, quand la vie est en péril, où le Christ nous apprend à vivre son agonie, pour dire : « Non pas ma

***C'est l'acte de foi et d'espérance
le plus radical
qu'une créature puisse faire
envers le Père qui l'a créée***

volonté, mais la tienne. » C'est un acte éminemment trinitaire. Il n'a de sens que si je m'abandonne, comme l'Esprit du Fils le remet au Père et comme le Père donne l'Esprit à

son Fils. C'est l'acte de foi et d'espérance le plus radical qu'une créature puisse faire envers le Père qui l'a créée. « Père, entre tes mains, je me remets tout entier. »



Mgr Albert Rouet, Archevêque de Poitiers (févr. 2006). *Catholiques en France*, n°13. *Église catholique en France*. <https://eglise.catholique.fr/approfondir-sa-foi/la-celebration-de-la-foi/les-sacrements/le-sacrement-des-malades/370996-le-sacrement-des-malades-precarite-et-liberte/>



La fête de l'Ascension ponctue le temps pascal. Mystère difficile à appréhender pour nos esprits cartésiens. Le Royaume des Cieux est-il vraiment quelque part au-dessus de nous ? ...

Méditation de l'Ascension

Ascension. Comme dans un ascenseur ou une montgolfière, Jésus s'élève, il monte au ciel, il s'envole ! Où se trouve-t-il donc maintenant ? Dans un nuage ? Sur une autre planète ? Avec les satellites ? N'en restons pas à ces images simplistes. Il est près de Dieu. Et Dieu n'est pas dans la nuée. Youri Gagarine l'avait bien affirmé au retour de son voyage dans l'espace : « Je suis allé dans le ciel et je n'ai pas vu Dieu » ... Il n'est pas non plus ce vieillard barbu assis sur un cumulus (ou cumulonimbus ?) représenté dans le livre de catéchisme de mon enfance. Les apôtres ont peut-être vu Jésus s'élever, mais surtout, il a disparu à leurs yeux, « **une nuée vint le soustraire à leurs yeux** » (Act 1,9), nous disent les Actes des Apôtres. Physiquement, il n'était plus visible, il n'était plus là. Alors, si Jésus n'a pas pris l'Ascenseur, pourquoi dit-on qu'il est monté au ciel ? C'est parce qu'il est allé rejoindre son Père et Dieu est évidemment infiniment plus grand que nous, il est bien *au-dessus* de nous, bien *au-dessus* de nos pensées, de nos préoccupations, bien *au-dessus* de notre imagination et bien sûr de nos bassesses (« Mes pensées ne sont pas vos pensées », dit le Seigneur » en Isaïe 55,8). Il est bien *au-dessus*, bien au-delà de nos vies, bien *au-dessus* de ce que nous pouvons imaginer, il est le tout-autre.

***Si Jésus n'a pas pris l'Ascenseur,
pourquoi dit-on
qu'il est monté au ciel ?***

L'Ascension de Jésus nous invite à élever notre regard, nos pensées, nos actions, au-delà de nos préoccupations terrestres pour les rapprocher de Dieu et du

projet qu'il a pour nous. Et le projet qu'il a, à l'égard de chacune et chacun de nous, c'est que nous ne restions pas béats et inactifs comme les apôtres qui semblent médusés (et il y avait de quoi !) : « **Galiléens, pourquoi restez-vous là à regarder le ciel ?** » (Act 1,11). Jésus, dans l'Évangile, confirme ces propos à l'égard des apôtres et donc à notre égard : « **Allez, de toutes les nations faites**

des disciples » (Mat 28,19).

***Non, ne restons pas là, inertes,
efforçons-nous d'accomplir
notre principale mission de baptisés***

Non, ne restons pas là, inertes, efforçons-nous d'accomplir notre principale mission de baptisés : faire des disciples, non par nos seuls

paroles et discours, mais par le témoignage de notre vie. Une vie qui suscite de celles et ceux qui nous entourent l'interrogation, une vie qui donne envie d'être imitée. Pour cela, soyons des porteurs de discernement et de paix. Efforçons-nous de ne pas entretenir et véhiculer les propos haineux, vengeurs que nous entendons de vive voix ou lisons sur internet, ne les véhiculons pas, ne véhiculons pas le nauséabond. Sinon, quel témoignage ! Quel gâchis, alors que Jésus nous charge de « **faire des disciples** » ; quel résultat peut-on obtenir avec de telles attitudes ? « Ne rendez-pas le mal pour le mal ni l'insulte pour l'insulte ; au contraire, bénissez, car c'est à cela que vous êtes appelés » nous dit Saint Pierre (1P 3,9).



Père Bernard Mauger. *Bayeux-Lisieux*, site web du diocèse de Bayeux-Lisieux.
<https://bayeuxlisieux.catholique.fr/wp-content/uploads/sites/18/2020/05/Meditation-Ascension.pdf>



Le temps pascal se clôture avec la fête de la Pentecôte. Occasion de nous tourner avec simplicité vers l'Esprit Saint et de lui donner peut-être, par cette prière, plus de ... corps ...

Prière à l'Esprit Saint

Cher Esprit Saint,

Me voici devant toi
pour me laisser modeler,
pour me laisser conduire,
pour me laisser aimer.

Accueille l'offrande de tout mon être
et fais-moi la grâce
de t'aimer chaque jour davantage.

Apprends-moi
à me laisser faire par toi en toute chose,
à ne pas mépriser tes inspirations,
à ne pas te résister.

Que cette prière faite en ce jour
soit le début d'une intimité nouvelle avec toi.



Dominicaines d'Estavayer-Le-Lac. <https://www.moniales-op.ch/spiritualite/prieres-chretiennes/priere-au-saint-esprit>



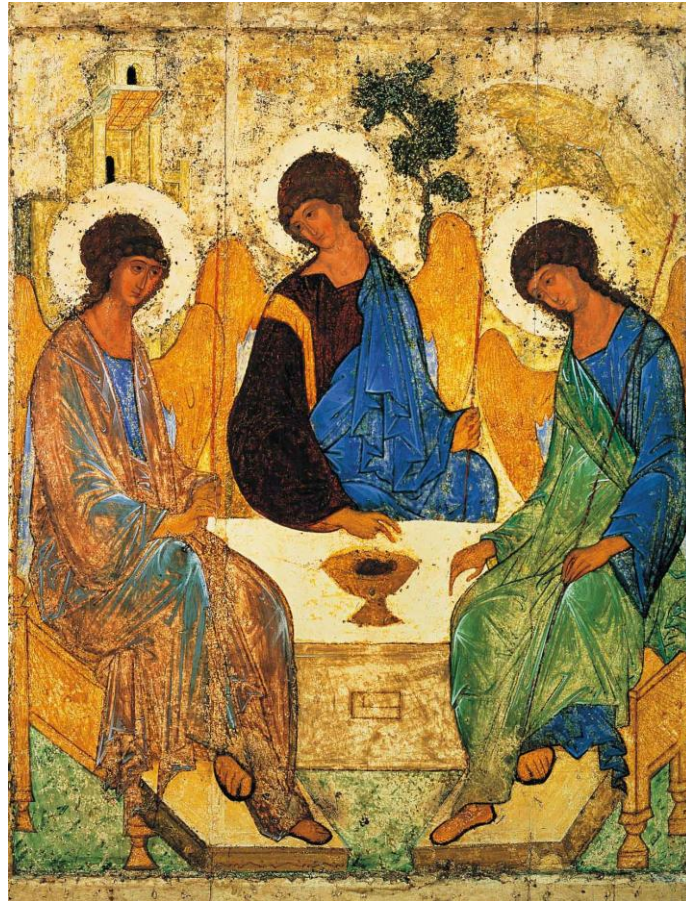
Le dimanche de la Trinité succède à celui de la Pentecôte. À Mons, saint Georges semble avoir quelque peu détrôné la Trinité, à tel point que les méditations et enseignements relatifs à ce beau mystère y ont déserté les chaires de vérité, festivités obligent ... Quelques lignes à son propos ne seront donc pas sans intérêt. Et pour ne pas effrayer le lecteur par de grandes envolées théologiques, nous le ferons au départ d'une image : celle, bien connue, de l'icône d'Andrei Roublev ...

La signification spirituelle de la Sainte Trinité d'André Roublev

L'icône de la Trinité d'André Roublev² est souvent considérée comme le point culminant de l'iconographie russe, et ceux-là même qui sont peu préparés à percevoir l'exquise beauté de son dessin et de son coloris et à pénétrer la profondeur de son symbolisme ne peuvent manquer d'être impressionnés par la fraîcheur, la tendresse, l'émotion contenue de ce chef-d'œuvre. Celui-ci a donné lieu à une abondante littérature, où l'accent a été mis sur l'histoire et la technique plutôt que sur l'interprétation spirituelle. C'est à ce dernier point de vue que nous aimerions nous placer maintenant. Nous voudrions essayer de répondre en termes très simples à cette question : Que nous dit, de la Sainte Trinité, l'icône de Roublev ?

Pour fixer les idées, nous rappellerons le dispositif de l'icône. Trois anges, reconnaissables à leurs ailes, sont assis autour d'une table. Sur cette table est posé un plat. Dans le fond, un paysage s'esquisse plutôt qu'il ne se précise. Nous y voyons un arbre et un édifice. Il s'agit d'une représentation de l'épisode décrit au chapitre 18 de la Genèse. Le Seigneur, y est-il dit, apparut à Abraham dans la plaine de Mambré, sous la forme de trois hommes (la Bible ne prononce pas ici le mot « anges »). Abraham les invita à se reposer et leur offrit un repas. La tradition patristique a vu en ces trois visiteurs une figure des trois personnes divines. À sa suite, la tradition iconographique byzantine a choisi de représenter la Trinité sous l'aspect des trois hommes, devenus des anges, assis à la table d'Abraham. L'icône de Roublev s'insère donc dans une longue tradition consacrée. Mais peut-être nous parle-t-elle plus que ne le font les autres anneaux de cette chaîne.

² Le moine André Roublev vécut approximativement de 1370 à 1430. L'icône de la Trinité fut peinte vers 1410 pour le monastère de la Sainte Trinité et de Saint Serge, près de Moscou. Elle a été restaurée en 1906 et 1918.



Remarquons tout d'abord le rythme ou mouvement circulaire qui semble entraîner tous les éléments de l'icône. La position des sièges, entrevus latéralement, celle de leurs marchepieds, la position même des pieds des deux anges du premier plan, l'inclinaison de leurs têtes :

***Leur condescendance
admet, invite dans le cercle divin
l'être créé***

tout cela évoque, suggère un mouvement « dirigé » (dans le sens contraire à celui des aiguilles d'une montre). Ce mouvement se manifeste aussi bien à l'arrière-plan. L'arbre infléchit vers la gauche (du spectateur), comme sous le souffle d'un vent fort. À gauche encore s'infléchissent les pans coupés de la toiture de l'édifice. Ce rythme exprime la circulation et la communication de la même vie divine entre les trois personnes. Mais celles-ci ne se retranchent pas dans un système clos. Leur rythme est un rythme d'adoption, d'effusion, de don, de générosité et de grâce. Leur condescendance admet, invite dans le cercle divin l'être créé, - mais il y demeurera distinct et à sa propre place. En courbant l'arbre, le mouvement

circulaire de la vie divine atteint la nature. En infléchissant le toit de l'édifice (lequel à en juger par son style général et plus spécialement par celui de la fenêtre et de la porte, est une église), il atteint l'humanité priante, l'humanité à sa plus haute puissance. Le monde « adopté » constitue en quelque sorte la périphérie. Les trois personnes demeurent le centre. Cela est indiqué par une subtile dégradation des couleurs. Les tons foncés - bleu, grenat, orange, vert - des vêtements des anges sont entourés du jaune-feu plus léger des ailes et des sièges et de la pâle transparence dorée de l'arrière-plan. La réalité maximale est celle des trois personnes. « Je suis celui qui suis » (Ex 3,14).

Regardons maintenant les traits des trois personnes. Elles n'ont pas d'âge, et cependant elles produisent une impression de jeunesse. Elles n'ont pas de sexe, et cependant elles unissent la robustesse précise à la grâce. Les physionomies et les gestes n'ont pas été « construits » en vue du charme, et cependant le charme qui se dégage est immense. D'autres symboles trinitaires - par exemple l'Ancien des jours, l'agneau, la colombe, trois hommes assis sur un même trône - ont été représentés. Mais, à notre avis, aucune représentation n'est aussi apte que l'icône de Roublev à « introduire » le croyant dans la réalité vivante des trois personnes. Pourquoi ? Parce que Roublev a su exprimer d'une manière unique l'éternelle jeunesse et l'éternelle beauté des trois. En théorie, on sait bien tout cela. Mais quand

***... ils sont autres,
non point que ce que nous croyions,
mais que ce que nous imaginions ...***

au lieu d'un vieillard à barbe et chevelure de neige et d'une impénétrable colombe, on retrouve, grâce à une œuvre d'art, la beauté

et la jeunesse du Fils dans le Père et dans le Paraclet, on reçoit comme une révélation pratique, non de concepts, mais d'attitudes. Désormais l'on « voit » différemment, on « approche » différemment, on « sent » les trois différemment, car il nous a été maintenant suggéré qu'ils sont autres, non point que ce que nous croyions, mais que ce que nous imaginions (d'ailleurs plus ou moins malgré nous). Et, dans notre nouvelle vision - celle de l'éternelle jeunesse et beauté, celle de l'indescriptible charme des trois -

il y a plus de chaleur, plus d'attrait, plus de joie, plus de réalité personnelle que dans la « peinture abstraite » que nous avons déduite des schémas théologiques. « Tes yeux verront le Roi dans sa beauté » (Is 33,17).

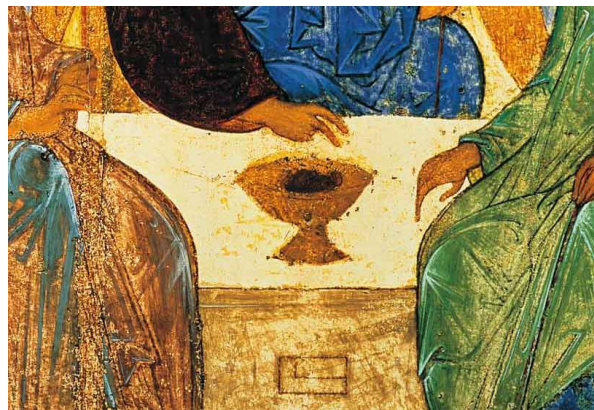


Chacun des trois anges porte en main un bâton allongé et très mince. C'est que chaque personne divine est un voyageur, un pèlerin. Seul le Verbe s'est fait chair, mais il s'est fait chair par la puissance et le vouloir du Père et de l'Esprit. À aucun moment les deux autres personnes n'étaient étrangères à l'œuvre de salut du Fils, à aucun moment elles ne cessent de venir jusqu'à nous et d'agir sur nous d'une manière invisible. L'icône met en lumière la participation de toute la Sainte Trinité à l'Incarnation. Les trois bâtons constituent une déclaration et une promesse. Ils déclarent que les trois sont déjà venus vers les hommes. Ils promettent que les trois viendront encore. Notre Dieu en trois personnes vient, vient à jamais.

Le terme de cette venue est l'habitation des trois personnes parmi les hommes. C'est pourquoi les trois anges ont accepté l'hospitalité d'Abraham. Ils sont assis à sa table, près de sa tente (Gn 18,1-2), sous un arbre (Gn 18,3). L'arbre et l'église représentés sur l'icône signifient encore l'arbre et la tente du récit biblique. L'icône évoque la vie divine des trois, mais elle la met en rapport avec une table humaine, avec les besoins humains. Les trois personnes veulent être pour nous plus que des visiteurs ou des hôtes de passage. Il y a une habitation de la Trinité dans l'âme des serviteurs de Dieu. Le repas du royaume messianique s'y accomplit

invisiblement. « Si quelqu'un m'ouvre la porte, j'entrerai chez lui, et je souperai avec lui et lui avec moi » (Ap 3,20). « Nous viendrons à lui, et nous ferons en lui notre demeure » (Jn 14,23).

Mais qu'y a-t-il sur cette table autour de laquelle les anges sont assis ? Un plat y est posé. Nous discernons mal ce qu'il contient. Toutefois l'étude de l'icône faite avec des moyens appropriés décèle la tête d'un veau. Abraham avait fait préparer pour ses hôtes trois mesures de fleur de farine, un jeune veau à la chair tendre, du beurre et du lait (Gn 18,6-8). Est-ce donc cette offrande du patriarche que le plat veut indiquer ? Dans le récit de la Genèse, les anges sont venus chez Abraham pour lui annoncer la promesse divine dont Isaac est l'objet.



Abraham lui-même se tient debout auprès des anges durant leur repas, et Sarah est tout près, sous la tente. Mais l'icône ignore la présence d'Abraham.

Le mets offert aux anges et posé sur la table acquiert une signification qui dépasse infiniment le geste hospitalier du patriarche. Il ne s'agit plus ici d'Abraham et d'Isaac. Nous devons chercher au veau immolé un autre et plus haut sens. Dieu prescrira plus tard à Aaron d'offrir un jeune veau en sacrifice pour le péché (Lv 9,2,11), un même holocauste associera un veau et un agneau, tous deux sans tache et âgés d'un an (Lv 9,3,12). Plus tard encore le Sauveur lui-même, dans une parabole, racontera comment le père de l'enfant prodigue fit tuer un veau pour le festin par lequel il célébra

le retour de son fils (Lc 15,23). Ainsi le veau de l'icône est un signe de sacrifice et de salut. Et par là l'icône nous fait approcher du mystère

de la Rédemption. Car ces trois termes, Trinité, Incarnation, Rédemption, ne sont point séparables. Par quelque mystère que nous commençons à

L'icône évoque

le conseil des trois personnes divines

en vue de la rédemption

du genre humain

contempler l'œuvre divine, cette contemplation (appuyée non sur notre raison, mais sur la Révélation) appellera les autres mystères en vertu d'une nécessité interne. Le pèlerinage des trois anges porteurs de bâtons de voyage ne serait pas complet s'il n'aboutissait au Calvaire. L'icône évoque donc le conseil des trois personnes divines en vue de la rédemption du genre humain. Au lieu d'un plat posé sur une table, c'est une croix que le peintre eût pu dresser au milieu des trois anges. Une spiritualité de l'Incarnation ou de la Trinité est mensongère, si elle ne maintient le Sang du Rédempteur au centre de l'œuvre du salut. Et voilà pourquoi il est juste et suggestif que les bâtons des anges soient si minces, presque comme des fils, et colorés de rouge. Car le même fil écarlate qui fut un gage de salut pour Rahab la prostituée (Jo 2,17 ; 6,23) relie notre faiblesse au Sang précieux versé pour nous.

Maintenant que nous savons sur quel objet précis l'icône concentre l'attention des trois anges, observons les nuances qu'expriment leurs attitudes respectives. Ils se ressemblent étonnamment. Leurs traits sont presque identiques. Et cependant leur regard et leur geste manifestent la manière propre dont chacun d'eux approche le mystère de la Rédemption³. L'ange qui fait face au spectateur et qui, par rapport à celui-ci, est assis au-delà de la table représente le Père. Sa main désigne le plat ; elle suggère le sacrifice, elle y invite. Mais ce geste de la main est esquissé plutôt qu'affirmé ; ce n'est pas un geste ouvert, mais un geste retenu et comme rétractile. Et le regard, chargé de tristesse, se détourne. L'ange assis devant et à droite de la table, toujours par rapport au spectateur, représente le Fils. Le regard du Fils est, lui aussi, triste. Mais il ne se détourne pas. Tandis que la tête s'incline doucement en signe d'acceptation, les yeux, à la fois fascinés et mortellement tristes - « Mon âme est triste jusqu'à la mort » (Mt 26,36) - se fixent sur le plat. La main se tend vers celui-ci ; mais là encore, le

³ Nous n'ignorons pas que l'identification des trois anges a été discutée. Certains interprètes ont voulu voir le Christ, et non le Père, dans l'ange central. Nous croyons que l'identification de l'ange central et du Père est conforme à la plus ancienne, à la plus constante tradition orientale, et nous pourrions apporter des preuves à l'appui. En ce qui concerne l'icône même de Roublev, nous citerons la grande autorité d'Alpatoff en faveur de cette identification.

geste est contenu, retenu ; il n'est pas hésitant, il est en quelque sorte explorant, tâtonnant. Toute l'attitude exprime un *fiat* obéissant, résigné, douloureux.

L'ange assis à gauche, devant la table, représente le Paraclet. C'est bien le cas de dire le Paraclet plutôt que l'Esprit, car c'est ici que la troisième personne exerce suprêmement son ministère de consolateur. Les mains ne se tendent pas directement vers le plat, quoique deux doigts de la main droite semblent pointer vers lui ; les deux mains tiennent avec une sorte de solennité le mince bâton rouge en face du Fils. C'est comme si ce bâton lui était présenté pour lui parler de pèlerinage terrestre et de sang répandu. Les yeux fixent le visage du Fils. Ils ont une expression navrée. L'attention de la troisième personne est profondément, totalement concentrée sur ce que le Fils va faire. Tout l'être du troisième ange exhale en silence la sympathie et la pitié. Quiconque a

des difficultés à se
représenter l'Esprit
comme personnel
devrait contempler
longuement ce

**Quiconque a des difficultés
à se représenter l'Esprit comme personnel
devrait contempler longuement
ce troisième ange de l'icône**

troisième ange de l'icône. La contemplation globale de celle-ci serait d'ailleurs singulièrement efficace pour aider à comprendre combien la Trinité est à la fois une et distincte.

Par rapport au plat posé sur la table, les trois anges ont un geste et un regard différent. Mais une harmonie parfaite - le même *fiat* - anime, leur décision intérieure. Rien n'est ici « commandé » du dehors, imposé par l'une des trois personnes. Il y a seulement acquiescement unanime des trois à une exigence de leur générosité, commune obéissance à une loi de leur être appliquée jusqu'aux conséquences dernières : « Il n'est pas de plus grand amour que de donner sa vie » (Jn 15,13). L'icône - que cela soit bien entendu - exprime de manière anthropomorphique des réalités (pitié, douleur, etc.) que l'on ne peut attribuer à Dieu dans le sens où on les attribue aux hommes ; nous avons ici, peints sur une image, des symboles très inadéquats, mais que le langage divin a lui-même consacrés.

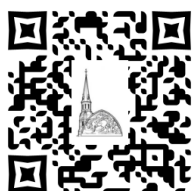
Une dernière remarque. Rien ne distinguerait l'une de l'autre les physionomies des trois anges, si ce n'était la relation que chaque physionomie exprime à l'égard de l'« autre ». Nous avons ici trois générosités qui ne sont ni opposées ni juxtaposées, mais « posées » l'une par rapport à l'autre - posées non *devant* l'autre, mais *en* l'autre, de sorte que c'est dans cette relation d'amour que chaque personne divine « se

trouve » en tant que distincte, s'affirme et jouit de son bonheur. Chaque personne divine tend vers l'autre comme vers le terme où elle obtient sa plénitude. L'icône de Roublev, par ce qu'elle nous fait entrevoir du mystère

**Chaque personne divine
tend vers l'autre
comme vers le terme
où elle obtient sa plénitude**

de la Trinité, nous révèle le mystère de la charité suprême que notre charité créée ne saurait rejoindre, mais dont elle peut recevoir son inspiration et son orientation.

André Roublev n'entendait pas suggérer des pensées, mais bien une prière. Notre rencontre avec la plus célèbre de ses œuvres ne sera ce qu'il eût voulu qu'elle fût que si, prenant à cette occasion un plus profond contact avec les trois personnes, nous répétons, prosternés, les paroles d'Abraham aux divins visiteurs, dans la plaine de Mambré : « Mon Seigneur, si maintenant j'ai trouvé grâce à tes yeux, ne passe pas outre, je t'en prie, loin de ton serviteur » (Gn 18, 3). Et si, nous accueillons les trois de tout notre cœur, nous pourrons, comme Abraham, recevoir de leur bouche l'assurance que cette expérience bénie, loin d'être un épisode isolé, nous sera accordée de nouveau : « Certainement je reviendrai à toi » (Gn 18,19).



Lev Gilet, un moine de l'Église d'Orient, Extrait de la revue *Irénikon*, n° 26, 1953, reproduit dans *Contacts*, n° 116, 1981. *Pages orthodoxes*.

<https://pagesorthodoxes.net/la-signification-spirituelle-de-licône-de-la-sainte-trinité-dandré-roublev>



Juin est le mois du Sacré-Cœur de Jésus, que nous fêtons plus précisément le vendredi 07. Solennité qui ne parle peut-être plus beaucoup aux chrétiens d'aujourd'hui. Le Pape François nous aide à lui donner davantage de sens afin d'en vivre davantage.

Le Cœur et la miséricorde de Jésus

Le Cœur de Jésus est le symbole par excellence de la miséricorde de Dieu. Ce n'est pas un symbole imaginaire, c'est un symbole réel, qui représente le centre, la source d'où a jaillit le salut de l'humanité tout entière. [...] Mais la miséricorde de Jésus n'est pas seulement un sentiment, c'est une force qui donne la vie, qui ressuscite l'homme. [...] La miséricorde de Dieu donne la vie à l'homme, le ressuscite de la mort.

La miséricorde est le cœur de Dieu. Elle doit donc être aussi le cœur de tous ceux qui se reconnaissent membres de l'unique grande famille de ses enfants ; un cœur qui bat fort partout où la dignité humaine – reflet du visage de Dieu dans ses créatures – est en jeu. Jésus nous avertit : l'amour pour les autres – les étrangers, les malades, les prisonniers, les sans-domicile-fixe, même les ennemis – est l'unité de mesure de Dieu pour juger nos actions. De cela dépend notre destin éternel.

La miséricorde de Dieu transforme le cœur de l'homme et lui fait expérimenter un amour fidèle qui le rend capable d'être, à son tour, miséricordieux. La vérité première de l'Eglise est l'amour du Christ. L'Eglise se fait

La miséricorde de Dieu transforme le cœur de l'homme

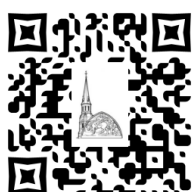
servante et médiatrice de cet amour qui va jusqu'au pardon et au don de soi. Voilà pourquoi « il est déterminant pour l'Eglise et pour la crédibilité de son annonce de vivre et de témoigner elle-même de la miséricorde. Son langage et ses gestes doivent transmettre la miséricorde pour pénétrer le cœur des personnes et les inciter à retrouver le chemin du retour au Père. »⁴ Cela demande la conversion du cœur : c'est à dire que la grâce de Dieu

⁴ Pape François. Bulle d'Indiction du Jubilé Extraordinaire de la Miséricorde *Misericordiae Vultus*, n°12 (ndlr).

transforme notre cœur de pierre en un cœur de chair (cf. Ez 36, 26), capables de s'ouvrir aux autres avec une solidarité authentique. Cela en effet, est beaucoup plus qu'un « sentiment de compassion vague ou d'attendrissement superficiel pour les maux subis par tant de personnes, proches ou lointaines »⁵.

Vivre ce temps comme un parcours de formation du cœur, comme l'a dit Benoît XVI (cf. *Deus caritas est*, n. 31). Avoir un cœur miséricordieux ne veut pas dire avoir un cœur faible. Celui qui veut être miséricordieux a besoin d'un cœur fort, solide, fermé au tentateur, mais ouvert à Dieu. Un cœur qui se laisse pénétrer par l'Esprit et porter sur les voies de l'amour qui conduisent à nos frères et à nos sœurs. Au fond, un cœur pauvre, qui connaisse en fait ses propres pauvretés et qui se dépense pour l'autre. Pour cela, chers frères et sœurs, je désire prier avec vous le Christ : « *Fac cor nostrum secundum cor tuum* » : « Rends notre cœur semblable au tien » (Litanies du Sacré Cœur de Jésus). Alors nous aurons un cœur fort et miséricordieux, vigilant et généreux, qui ne se laisse pas enfermer en lui-même et qui ne tombe pas dans le vertige de la mondialisation de l'indifférence.

***Avoir un cœur miséricordieux
ne veut pas dire
avoir un cœur faible***



Pape François. *Jésuites – Europe occidentale francophone.*
<https://www.jesuites.com/wp-content/uploads/2021/06/Textes-spirituels-pour-mediter-sur-le-Sacre-Coeur-de-Jesus.pdf>



⁵ Saint Jean-Paul II. Lettre encyclique *Sollicitudo Rei Socialis*, n°38 (ndlr).

À VOTRE SERVICE

Secrétariat de clocher d’Hyon : Benoit Lebeau 0493 44 90 65

paroisse.hyon@hotmail.com

Curé de la paroisse : André Minet, curé doyen

Rue du Chapitre, 3, 7000 Mons

Secrétariat décanal : Françoise Hoyaux 065 84 46 94

Sacristain : Benoit Lebeau 0493 44 90 65

paroisse.hyon@hotmail.com

Prêtres et diacres de notre paroisse de Mons :

Le doyen A. Minet, rue du Chapitre, 3, Mons 065 84 46 94

andré.minet@skynet.be

L’abbé P. Kungi, rue des Groseilliers, 5, Mons 0493 37 39 96

kungipierre@yahoo.fr

Le Frère R. Pistrin, rue de Bertaimont, 39, Mons 0478 21 92 54

remo.pistrin@scarlet.be

L’abbé P. Saintenois, place d’Hyon, 4 bis, Hyon 0471 74 70 38

abbepascal.s@gmail.com

L’abbé F. De Lange, rue Lamir, 5, Bte 2, Mons 0475 36 30 60

fernand.delange@skynet.be

Jean Lahoussé – diacre jeanlahousse@hotmail.com

Jean Baele – diacre baele_jean@hotmail.fr

Philippe Fortemps – diacre philippe.fortemps@hotmail.com

Antonio Miceli – diacre antonio.miceli@skynet.be

Sacrements :

Baptême : Deux mois avant la date, contacter le secrétariat décanal : 065 84 46 94 ou le secrétariat du clocher d’Hyon : 0493 44 90 65 ou le site de la Paroisse de Mons.

Mariage :

- **six mois avant la date du mariage**, il est obligatoire de prendre contact avec le secrétariat d’Hyon pour les questions pratiques (0493 44 90 65 ; paroisse.hyon@hotmail.com) ;
- ensuite, prendre contact avec le secrétariat décanal (065 84 46 94) pour la constitution du dossier et la rencontre avec le prêtre célébrant ;
- participer à une séance du Centre de Préparation au Mariage (C.P.M.) (contact : duchbona75@gmail.com ou 0479 98 25 63) ou au weekend de préparation au mariage organisé par le service couple et famille de notre unité pastorale (contact: elisabeth.zeller68@gmail.com).

Sacrement de Réconciliation : vous pouvez le recevoir ...

- le samedi en l’église Notre-Dame de Messines à partir de 16h ;
- le samedi de 15h30 à 16h30 à la chapelle de la collégiale Sainte-Waudru.

Sacrement des malades : contactez un prêtre de l’unité (liste page 28).

INFORMATIONS UTILES

Notre église d’Hyon est **ouverte tous les jours**, 10h00 à 17h00 jusqu’au dimanche de Pâques, c’est-à-dire, cette année, jusqu’au 31 mars. À partir de cette date, l’ouverture jusqu’à 18h00 sera donc à nouveau assurée.

À partir du mardi 21 mai, des travaux de restauration seront entrepris à l’intérieur de l’église. En conséquence, dès le 15 mai, celle-ci sera fermée durant plusieurs mois. Il n’y aura donc plus de célébrations à Hyon durant cette période et les fidèles seront invités à assister aux offices dans

les autres clochers de la paroisse. **La dernière messe dans notre clocher aura lieu le samedi 11 mai.**

Vous désirez vous rendre au secrétariat d'Hyon : Une **permanence** se tient **tous les jeudis de 13h15 et 15h00** (sauf les 18/04 et sans doute 09/05) dans la sacristie de l'église Saint-Martin d'Hyon. Benoit Lebeau vous recevra pour répondre aux questions et demandes ...

Voici l'**horaire des messes** dans les clochers de Mons :

Le **samedi** 18h00 : Saint-Nicolas - Saint-Martin à Hyon

Le **dimanche** :

8h00 : Notre-Dame de Messines

9h30 : Notre-Dame de Messines, Ghlin

11h00 : Sainte-Waudru, Sacré-Cœur, Épinlieu

18h00 : Sainte-Elisabeth

Si, pendant les travaux de l'église d'Hyon, vous souhaitez continuer à recevoir par courriel la chronique hebdomadaire du clocher saint-Martin ainsi que le *Trait d'Un'Hyon*, vous pouvez – si ce n'est déjà fait – communiquer votre adresse électronique à Benoit Lebeau, secrétaire paroissial de notre clocher, à l'adresse paroisse.hyon@hotmail.com.

MESSSES DES FAMILLES A HYON

Les prochaines messes des familles auront lieu le 23 mars et le 13 avril.

Notez que l'office du 13 avril sera également une messe d'onction des malades. Dans ce cadre, celles et ceux qui le souhaitent pourront recevoir le sacrement des malades. Le texte des pages 11 à 14 nous éclaire quelque peu au sujet de ce beau sacrement.